

1

— Tu le vois ? Dis, tu vois quelque chose ?

Sarah Jane, le derrière en l'air et le nez dans le terrier du lapin, ne répondit pas à son frère.

— Il est là ?

Billie, tout excité, sautait en agitant les bras et en secouant ses boucles blondes. Sarah Jane se redressa et rejeta en arrière ses longs cheveux roux ; son visage apparut, aussi parfaitement ovale que crasseux, ses yeux verts pétillant de malice.

— Sûr qu'il y est. On vient juste de le faire entrer, pas vrai ? Mais si tu continues de faire trembler le sol comme ça, il y restera. Alors tiens-toi tranquille !

Plusieurs terriers s'ouvraient le long du talus qui séparait le champ du boqueteau, mais elle avait pris soin de repérer celui dans lequel s'était faufilé le lapin. Alors qu'elle cherchait l'inspiration autour d'elle, l'animal jaillit et fila à travers champ, sa queue blanche tressautant dans les chaumes. Sarah Jane, qui avait déjà relevé l'ourlet de sa jupe de coton pour le glisser dans sa ceinture, se lança à sa poursuite. Elle n'avait aucune chance de le rattraper mais elle se devait d'essayer, pour Billy. Le lapin, terrifié, bondissait en tous sens.

— Passe devant lui, Billy !

L'animal fit un nouveau détour et fonça sur elle. Elle plongea dans l'éteule piquante, tandis que sa proie disparaissait dans le taillis. Elle était hors d'haleine, avait un point de côté et une écorchure sur la joue, mais elle bascula sur le dos en riant. Billy vint se planter devant elle, son petit visage anxieux à contre-jour.

— T'es pas très douée pour attraper les lapins, Sarah Jane.

— Non, c'est vrai. Il nous reste plus qu'à aller glaner.

— J'en ai assez, et puis t'avais dit qu'on mangerait du lapin ce soir !

— Eh bien ! Je me suis trompée, voilà tout. Le vieux Jeannot n'a pas envie d'être mangé.

Ce n'était pas la première fois qu'elle maternait ainsi son jeune frère ; il en allait ainsi depuis le dernier accouchement de leur mère, voilà trois ans. Ils étaient très pauvres et ne pouvaient guère s'offrir une troisième bouche à nourrir, mais ils avaient porté le deuil du malheureux nourrisson comme s'il avait été l'enfant le plus désiré du monde. Leur mère n'avait jamais recouvré la santé ; guère plus forte elle-même qu'un enfant, elle s'était affaiblie et avait maigri jusqu'à n'avoir plus que la peau sur les os. On aurait dit que les rôles s'étaient inversés : Sarah Jane avait pris sa place et exécuté toutes les tâches d'une ménagère, cuisiner et laver, nourrir les poules, ramasser les œufs, préparer la pâtée pour les cochons – et soigner sa mère. Dès que le père partait travailler, elle la lavait et l'habillait, la cajolait pour qu'elle mange ; quand il rentrait le soir, elle s'occupait de son frère pour qu'il ne fatigue pas la malade, puis le mettait au lit et lui racontait des

histoires qu'elle inventait à mesure. Pas une seule fois Sarah Jane ne rechigna à faire ses devoirs ; elle aimait son frère et ses parents, et la maisonnée était heureuse.

S'attendait-elle à la mort de sa mère ? Personne n'en parlait. Papa qui se montrait toujours gai n'aurait jamais laissé la tristesse s'installer au foyer, mais il vint un temps où la pauvre femme devint incapable de quitter son lit, pouvant à peine lever la main ; elle souriait quand même. Son mari était à son côté le jour où elle ferma les yeux pour la dernière fois, il y avait trois mois de cela ; pendant un instant encore le sourire qu'il affichait resta comme collé sur ses lèvres, puis il s'effondra sur le lit en sanglotant. Sarah Jane ne l'avait jamais vu pleurer et demeura là, indécise, les yeux secs, bien que ravagée de chagrin ; puis il l'attira contre lui avec Billy et tous trois s'assirent au bord du lit, cherchant ensemble le réconfort.

Ce furent les dernières larmes qu'il versa, mais Billy, qui avait sept ans, pleura pendant des jours. Sarah Jane le prenait contre elle, le berçait et le câlinait ; elle aurait voulu se lamenter elle aussi, sangloter dans les bras de sa mère comme lorsqu'elle était petite, mais c'était impossible et cela n'aurait pas consolé son frère. Papa était trop plongé dans son chagrin silencieux pour les aider. Il paraissait vieillir à vue d'œil ; le rire disparut de sa voix, le sourire de ses lèvres. On avait l'impression qu'une chandelle s'était éteinte, le laissant dans l'obscurité et le froid. Il se déplaçait dans la chaumière comme s'il avait des boulets aux pieds ; il devait se comporter de la même façon au travail car, quatre semaines plus tôt, on l'avait ramené chez lui, étendu sur une porte, tué d'un coup de corne par un gros taureau noir.

— Pas été assez rapide, expliqua le fermier Cooper. Il aurait dû sauter par-dessus la barrière en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Il s'interrompt pour jeter un regard à la cuisine immaculée.

— Faudra voir pour l'enterrement.

Sa voix tonnante dérangeait Sarah Jane; elle aurait voulu qu'il s'en aille et la laisse tranquille. Elle aurait voulu demander conseil à papa. Mais le fermier continua :

— Je m'en occupe, d'accord ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Qu'allez-vous faire, tous les deux ?

— Comment ça ?

Elle s'arracha à la contemplation du corps inerte de son père pour rencontrer le regard interrogateur du fermier.

— Vous ne pouvez pas rester ici. Pas après... les funérailles.

— Pourquoi ?

— C'est un logement de fonction, vous ne saviez pas ?

Elle le savait, bien sûr, mais ne parvenait pas à s'imaginer que leur père les avait abandonnés et qu'ils n'avaient personne au monde vers qui se tourner.

— Je peux travailler pour vous.

— C'est d'un homme que j'ai besoin.

Sarah Jane jeta un regard morne à Billy qui s'accrochait à sa main et ne comprenait pas ce qui se passait; il ne serait pas en mesure de travailler avant des années. Elle était en âge, mais personne ne voudrait de son frère qui avait bon appétit, comme tous les petits garçons. Elle devrait gagner assez d'argent pour deux.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Allez à l'hospice, répondit le fermier d'un ton bourru mais pas méchant. C'est pas aussi moche qu'on le prétend, là-bas, et on s'occupera de vous. On vous donnera de quoi manger, dormir, et travailler, et il y a même une salle de classe. Vous aimeriez pas apprendre à lire et à écrire ?

Elle acquiesça, trop submergée par le malheur pour l'écouter vraiment ; après son départ, elle s'installa dans le rocking-chair près de la cheminée, pour réfléchir. Ce siège avait été celui de son père, et de son père avant lui ; le chef de famille s'y était toujours assis et aucun enfant n'aurait osé s'en servir, même en son absence. À présent, Sarah Jane y avait droit.

L'hospice ! Elle savait bien où il se trouvait ; personne ne l'ignorait et, si ce qu'elle en avait entendu dire était vrai, c'était un purgatoire et non un refuge. Elle se souvenait de sa construction parce qu'il avait été inauguré en grande pompe peu avant le dernier accouchement de sa mère. C'était un grand bâtiment de brique avec de hautes fenêtres à barreaux qui se dressait, sévère et rébarbatif, au croisement des routes de Chevington et Peterborough – et Dieu sait quoi au-delà. La corde d'une cloche pendait au côté de la porte et sur le linteau étaient gravés des mots que papa lui avait lus : Hospice de Chevington, 1837. Elle plissa le front pour se concentrer : on était en 1841, elle avait donc neuf ans à cette époque et Billy trois. Maman, blême, l'avait envoyée chercher la voisine qui servait de sage-femme et, quand celle-ci était arrivée, en essuyant ses mains pleines de farine à son tablier sale, elle avait fait sortir les deux enfants. Les cris terrifiants de leur mère avaient longtemps résonné dans la chaumière.

Plus tard, la sage-femme avait confié à leur père que cet enfant mort-né était en réalité, une bénédiction, avec l'état de l'agriculture, les pauvres en trop grand nombre et lui qui avait déjà deux petits à nourrir... Elle essayait sans doute de le consoler, de sa manière maladroite, mais papa avait répondu qu'il en faudrait beaucoup pour qu'un seul membre de sa famille aille à l'hospice, et qu'on pouvait bien en construire partout, il ne changerait pas d'avis. C'était bon pour les aveugles, les estropiés et les paresseux, mais il n'était rien de tout cela. « Ma famille ne mendie pas » avait-il affirmé. Plus tard, quand maman était morte et que la même voisine était venue faire sa dernière toilette, il lui avait déclaré : « Je travaillerai, et puis Sarah Jane est une bonne petite mère pour Billy. On s'en sortira. » Il ne pouvait pas prévoir sa propre disparition.

Le lendemain, Sarah Jane laissa Billy jouer tout seul et partit à la recherche d'un emploi. Malgré son deuil, elle se montrait enthousiaste et gaie, mais cela ne dura pas. Il n'y avait pas de travail, ou alors il fallait vivre sur place, et personne du voisinage, sachant qu'elle avait son frère à charge, ne l'embaucherait. Désespérée, elle était allée jusqu'à Peterborough – quinze kilomètres à pied. La ville lui était inconnue et, effrayée par sa taille, son remue-ménage et son vacarme, elle avait fait demi-tour. Elle était arrivée chez elle à l'heure du dîner, les membres lourds de fatigue, pour trouver Billy endormi par terre, le pouce dans la bouche, serrant contre lui la poupée de chiffon qui avait été son unique réconfort durant la longue journée.

Le lendemain, Cooper vint avec un nouvel ouvrier dont la jeune femme, dénuée de tact, parcourut la maison en se récriant de plaisir devant sa propreté.

— Allez donc à l'hospice, répéta Cooper devant l'expression butée de Sarah Jane. J'exige que vous partiez dès aujourd'hui.

Les deux enfants étaient donc partis, mais pas à l'hospice. Ils s'étaient installés dans une cahute à l'autre bout de la ferme, ayant emporté leurs vêtements, une couverture, quelques pots et casseroles, une miche de pain rassis et une demi-douzaine d'œufs consommés et oubliés depuis longtemps, ainsi que les cinq shillings donnés par le fermier en échange de leurs meubles.

Billy se mit à pleurer quand elle l'emmena.

— Je veux rentrer à la maison, répétait-il sans fin, comme si cela pouvait exaucer sa prière.

— On peut pas, c'est tout.

Son ton était sec, non par méchanceté, mais pour cacher sa propre émotion. Tant que Billy aurait besoin d'elle, elle se battrait de toutes ses forces pour le protéger.

— Maman ! Je veux ma maman !

— Maman est morte, tu le sais.

Se montrer dure envers son frère était la seule façon de supporter son chagrin. Agenouillée près de lui dans la cabane, elle le secouait doucement par les épaules.

— Écoute-moi bien, Billy. Maman est morte, papa est mort et on peut pas rentrer à la maison, jamais, alors il faut s'en accommoder. Je suis là, non ? Je veillerai sur toi. À partir de maintenant, tu n'as que moi et je n'ai que toi.

Puis elle l'étreignit et le berça jusqu'à ce qu'il se calme.

Et, durant ces derniers jours de l'été, il s'en était accommodé en effet, prenant leur nouveau style de

vie comme une aventure dont il laissait tout le souci à sa sœur. Elle avait cherché du travail, n'importe quoi qui puisse les nourrir; mais cela ne pouvait pas durer. Ses longs cheveux roux étaient tout emmêlés, ses vêtements sales et déchirés malgré ses efforts pour les laver; elle devenait semblable à une romani-chelle alors que les autres candidates étaient propres et avenantes. Elle n'avait aucune chance. Tant que le temps demeurerait clément, qu'il leur resterait de quoi acheter à manger sur les cinq shillings et qu'ils pourraient grappiller dans les champs et les potagers, ils se débrouilleraient, mais que deviendraient-ils quand l'été ferait place à la pluie et au froid? Si on les surprenait à voler, ils auraient de sérieux ennuis. Papa les avait mis en garde contre le terrible châtement qui attend les voleurs et les avait élevés dans l'honnêteté et le respect de la loi. Ils avaient dépensé leurs derniers sous la veille et devaient prendre une décision. Billy interrompit sa rêverie.

- Tu avais dit qu'on attraperait un lapin.
- C'est toi que je vais attraper!

Elle sauta sur ses pieds, lui courut après en riant jusqu'à ce qu'elle le rejoigne au bord du champ où le laboureur avait commencé à tracer des sillons dans le chaume, et ils roulèrent ensemble sur la terre douce. Elle aurait voulu demeurer là pour toujours, ni affamée ni assoiffée, sans avoir à prendre de décision, seulement étendue au soleil, avec les hirondelles volant haut et les grenouilles coassant près du ruisseau. Mais ni les lapins ni les pommes de terre ne sautent tout seuls dans la marmite.

— Je crois bien que c'est toi que je vais mettre à cuire! dit-elle en riant.

— Sarah Jane, j'ai faim, répondit Billy, soudain sérieux.

— Je sais, je suis désolée. Nous essaierons demain, avec un piège.

— Papa disait que c'est du braconnage. Si on se fait prendre, qu'arrivera-t-il ?

Braconner était encore pire que voler aux yeux de Billy. Lorsqu'elle se redressa, elle vit une calèche arrêtée au bord de la grand-route, une superbe voiture d'un vert brillant avec un monogramme sur la portière et un cocher en uniforme. Un gentilhomme en descendit, courbé pour ne pas faire tomber son haut-de-forme gris. Mon Dieu, pensa-t-elle, qu'il est beau ! Grand, séduisant, à peu près du même âge que son père – mais pas aussi usé, il était vêtu d'une redingote lilas sur une veste rayée et un pantalon gris. Sa cravate de soie bleue formait un nœud élégant retenu par une épingle qui étincelait dans la lumière. Il fit un pas vers eux et cria :

— Hé ! Les enfants ! Venez là !

Sarah Jane n'avait pas la moindre intention d'obéir ; elle saisit son frère par la main et l'entraîna vers le boqueteau. Une fois à l'abri, elle observa le gentilhomme resté sur la route.

— C'est Lord Chevington, chuchota Billy. Je l'ai vu un jour que je sortais avec papa. Tu crois qu'il nous voit ?

— Non. Et il va pas salir ses jolis souliers pour venir jusqu'ici, hein ?

Elle avait raison car, au bout d'une minute, il haussa les épaules et remonta en voiture. Les enfants sortirent du couvert.

— Ça, c'est un vrai dandy, dit Sarah Jane. T'aimerais t'habiller comme ça, Billy, et rouler en calèche ?

— Je préférerais monter sur le siège du cocher et conduire. J'aurais un grand chapeau et un manteau avec des douzaines de boutons dorés et des bottes, et je ferais claquer mon fouet et mes chevaux voleraient !

Elle abrita ses yeux du soleil pour observer la calèche qui s'éloignait.

— Moi, je serais à l'intérieur, dans les coussins, avec ma robe de soie tout étalée autour de moi et des bijoux dans les cheveux, et tous les beaux jeunes gens voudraient danser avec moi...

Elle s'interrompit pour ajouter :

— Il s'est arrêté à la porte de la ferme.

Ils regardèrent le cocher descendre de son siège et se hâter vers la maison.

— Il va nous dénoncer ! Partons vite.

Elle saisit la main de Billy et ils se hâtèrent de regagner le pauvre abri devenu leur foyer, se croyant en sécurité. Quand, un peu plus tard, l'imposante silhouette du fermier Cooper se profila à l'entrée de la cabane, ils furent pris au dépourvu. Billy, qui se chauffait les pieds au feu que sa sœur avait allumé et mangeait un œuf dur, leva vers lui sa figure toute barbouillée. Sarah Jane bondit tandis qu'il enfournait le reste de l'œuf dans sa bouche avant qu'on le lui reprenne.

— Que faites-vous ici ? Je vous avais dit d'aller à l'hospice.

— On veut pas y aller. Personne ne peut nous y obliger, on est très bien ici.

— Pas du tout, vous êtes sur une propriété privée. Et ça, c'est quoi ? demanda-t-il en pointant sa canne.

— Un œuf. Du moins, sa coquille.

— Volé, je présume.

Sarah Jane ne répondit pas, indomptable, mais les lèvres de Billy se mirent à trembler. Elle se pencha pour essuyer ses larmes, le barbouillant un peu plus.

— De toute façon, vous ne pouvez pas rester ici. Venez avec moi.

— Où ça ?

— Pas de questions, ramassez vos affaires.

Cooper attrapa Billy par l'épaule.

— Laissez-le ! Vous lui faites peur !

— Mais pas à toi, hein ?

— Non. J'ai peur de personne !

Il se mit à rire.

— Eh bien ! Ma petite demoiselle, peur ou pas, vous venez avec moi !

Il écrasa les flammèches du bout du pied.

— Vous auriez pu mettre le feu et rôtir dans votre sommeil.

Puis il propulsa Billy au-dehors, sachant que Sarah Jane serait obligée de le suivre. C'était un instant décisif. Elle avait essayé, échoué, mais elle avait beau s'en vouloir, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir. Elle ne savait rien d'autre que tenir une maison propre et préparer de bons repas – à quoi cela lui servait-il ? Malgré tout, il aurait peut-être mieux valu s'enfuir ; mais ils n'avaient nulle part où aller et le fermier tenait solidement Billy. Il ne lui restait plus qu'à le suivre jusqu'à la cour de la ferme.

Cooper était de mauvaise humeur ; une vache était sur le point de vêler, il restait des labours à effectuer et voilà qu'il était obligé de servir de bonne d'enfant à ces deux garnements. Sans Lady Chevington, membre du conseil de l'hospice, et Lord Chevington, qui lui avait

demandé de s'en occuper, il se serait contenté de les chasser à coups de menaces.

— Pourquoi vous souciez-vous de nous maintenant, lui demanda la fillette, et pas lorsque papa est mort ?

— Monsieur le comte m'a chargé de vous amener à l'hospice. Allez, pas d'histoire !

Sarah Jane se promit que ce ne serait pas pour longtemps ; dès qu'elle aurait trouvé un moyen, ils s'enfuiraient et personne ne les rattraperait. Elle se souvint de la réponse de son père à la sage-femme et répliqua : « Notre famille ne mendie pas. Jamais les Winterday n'ont mendié. »

— Montez là-dedans, vous deux. Plus tôt on y sera, plus vite je pourrai retourner à mon travail.

Avec le même air de défi, mais tremblant au fond d'elle-même, Sarah Jane s'installa au côté de Billy. La route filait droit entre les champs qui s'étendaient, tel un océan, jusqu'à l'horizon brumeux. Elle lui avait paru interminable le jour où elle était allée à Peterborough, mais aujourd'hui il lui semblait voler. Son visage s'assombrissait à chaque tour de roue.

— Où on va ? chuchota Billy. Je veux rentrer à la maison.

Elle lui sourit.

— On va avoir une nouvelle maison. Ça te plaira.

— C'est loin ?

— Au bout de la route, intervint Cooper. À trois kilomètres.

Billy était terrifié par le fermier et n'osait même pas le regarder. S'il n'avait pressenti que quelque chose d'effrayant allait se produire, il se serait réjoui de la promenade. La dernière fois qu'il avait roulé

en voiture à cheval, c'était avec son père envoyé en courses par le fermier. Il s'était bien amusé et papa lui avait offert une pomme d'amour au marché. Il y avait longtemps de cela.

Le cabriolet ralentit pour laisser passer une calèche que Sarah Jane reconnut aussitôt. Ils se frôlèrent de si près qu'elle sentit l'odeur des chevaux et vit Lord Chevington assis à l'intérieur. Il semblait encore plus impressionnant, avec ses cheveux noirs, sa main baguée reposant sur le pommeau de sa canne, ses yeux sombres fixés devant lui, soucieux. Un jeune homme dont elle ne distingua pas les traits se tenait à côté de lui.

— Je suis soulagé que Cooper ait trouvé ces deux petits, dit Lord Chevington après avoir répondu au salut du fermier par une brève inclinaison de tête. Les enfants doivent être aimés et soignés, non devenir des sauvages.

— Oui, monsieur.

Lord Chevington songea que, sans lui, Timothy aurait pu être l'un de ces êtres abandonnés, sans argent ni amour, obligé de se battre dans un monde hostile, mais cela ne lui procura aucune satisfaction. Il plaignait le jeune homme, élevé par une succession de gouvernantes; en dix-sept ans, il n'avait jamais connu l'amour d'une mère et Geoffrey savait que tous les biens matériels dont il l'entourait n'étaient qu'un piètre substitut. À présent, il lui avait acheté une maison dans un village voisin afin qu'il ait un « foyer » à rejoindre pendant les vacances universitaires.

— Je pourrai te rendre visite facilement, avait-il précisé. Il est temps que tu aies une propriété à toi.

Cependant, cela ne lui rendait pas les choses plus aisées ; Timothy était devenu un beau garçon, un vrai fils de gentilhomme, et il était temps de lui apprendre la vérité.

C'est la vue de la fillette au milieu des chaumes qui l'avait décidé. Elle avait fait naître en lui le souvenir d'une autre sauvageonne dont les rires s'étaient transformés en pleurs quand on lui avait retiré son enfant. « Débarrasse-toi de lui ou va-t'en », lui avait-on dit. Mais elle refusait d'abandonner son nourrisson à la porte de l'hospice et était allée supplier Sa Seigneurie – il y avait dix-sept ans de cela, dix-sept ans au cours desquels le sens du devoir qui avait animé Geoffrey s'était transformé en un amour d'autant plus poignant qu'il n'avait pu en parler à personne, pas même à l'enfant.

Le temps des faux-fuyants était terminé mais il ne savait par où commencer.

— La maison te plaît-elle ?

— Oui, monsieur. Vous êtes très généreux.

— Avant d'arriver à Cambridge, j'ai quelque chose à te dire. Marchons un peu, veux-tu ?

Il tapota le plafond avec sa canne et le cocher arrêta la calèche. Ils firent quelques pas dans l'air frais.

— Timothy, ce que j'ai à te dire risque de te choquer, mais le jour est venu où tu dois savoir. Je sais que tu te conduiras en gentilhomme.

Timothy, à dix-sept ans, se considérait déjà comme un homme ; il avait atteint sa taille d'adulte, s'habillait avec élégance et avait découvert les femmes grâce aux domestiques du collège. Il bénéficiait d'une rente qui lui permettait de se divertir : aller aux courses, jouer aux cartes et boire de temps à autre. Il était du genre

exubérant et savait comment se faire apprécier, pour autant que ses camarades ne soient pas trop curieux de ses origines. Il était fort susceptible sur ce point, et certains avaient appris que sa générosité avait un prix. Se pouvait-il qu'il obtienne enfin les réponses qu'il espérait ? Il en avait le cœur battant et les mains moites.

— Peut-être t'es-tu demandé pourquoi j'ai accepté d'être ton tuteur ?

— N'est-ce pas mon père qui vous en a prié avant de mourir ?

Lord Chevington eut un sourire gêné.

— Timothy, je ne suis pas seulement ton tuteur mais... ton père.

— Mon père ?

Le jeune homme le regarda, incrédule, durant une bonne minute puis ses pensées s'envolèrent. Il était donc le fils du comte, propriétaire de centaines d'acres à la campagne, d'une maison à Londres et de participations dans différentes entreprises, y compris les chemins de fer. Son fils ! Les conséquences étaient considérables. Lord Chevington, marié depuis de nombreuses années, n'avait pas d'héritier. Jusqu'à aujourd'hui...

Geoffrey étudiait le visage du garçon, si semblable au sien avec ses traits bien dessinés, son menton volontaire, ses pommettes hautes et ses sourcils arqués. Il y lisait l'étonnement, le ravissement – et une cupidité mal déguisée qui lui fit froid dans le dos.

— J'aurais sans doute dû te le dire plus tôt.

— Pourquoi n'en avez-vous rien fait ?

Timothy ne pouvait cacher son excitation. Hériter la fortune des Chevington, mais aussi leur titre, ça, ce serait quelque chose ! Une belle revanche sur toutes

les moqueries qu'il avait supportées au collège. Être un jour Lord Chevington !

— Je voulais être sûr que tu comprendrais bien.

— Mais justement, je ne comprends pas. Si je suis votre fils unique...

— Pour le moment. Assieds-toi près de moi.

Geoffrey souleva les pans de sa redingote et prit place sur une souche. Le jeune homme obéit avec les mêmes gestes.

— Pourquoi est-ce que je ne vis pas au manoir avec vous ?

— Parce que, Timothy, tu n'es pas le fils de Lady Chevington. Tu n'es pas mon héritier. J'ai eu une liaison...

Le jeune homme en eut le souffle coupé. Son rêve s'évanouit et il eut l'impression que son cœur s'arrêtait.

— Je suis un bâtard. Un bâtard sans le sou...

Lord Chevington tenta un sourire.

— Pas vraiment. Tu auras toujours ce qu'il te faut.

Timothy se leva et le regarda de haut.

— En secret ? À la merci de votre charité ? Pourquoi me l'avoir dit alors ? Pourquoi ?

Les larmes ruisselaient sur ses joues, mais c'était la colère qui faisait vibrer sa voix. Geoffrey se leva lentement et lui fit face. Ils étaient de la même taille, mais Timothy avait la sveltesse de son âge et ses cheveux étaient plus noirs.

— Tu es assez grand pour connaître la vérité. Rien n'a changé entre nous.

— Comment pouvez-vous dire cela ? Tout a changé. Vous avez brisé ma vie. Je suis un bâtard...

— Ce n'est pas le mot que j'emploierais.

Mon Dieu, qu'avait-il donc fait ?

— C'est pourtant celui qui convient !

Les arbres renvoyèrent en écho le cri plein de chagrin et d'amertume. Geoffrey posa la main sur son bras mais il la repoussa.

— Je vous ai toujours respecté. Je vous aimais ! Vous étiez mon héros, mon bienfaiteur, quelqu'un incapable de mal agir. Maintenant j'apprends que vous n'êtes qu'un...

Il ne trouva pas d'épithète assez injurieuse.

— J'ai commis une seule erreur et je ne la regrette pas, puisque je t'ai eu, pour ma plus grande joie. As-tu jamais été malheureux ?

L'expression du garçon ne s'adoucit pas. Sa rage était presque tangible.

— Pas jusqu'à présent.

Timothy ressentit une certaine satisfaction à voir son père ciller à cette réponse cruelle.

— Je savais que cette nouvelle te choquerait. J'en suis navré...

— C'est tout ce que vous savez dire ? En une seule phrase vous m'apprenez que je suis votre fils et que vous me déshéritez.

Il avait toujours été étonné de ne pas être invité chez son tuteur ; aujourd'hui encore il s'était demandé, en passant devant les grilles, pourquoi ils n'entraient pas. La raison n'en était que trop claire.

— Tant que Lady Chevington est en vie...

— Sait-elle que...

— Non. Elle croit que tu es le fils d'un vieil ami. Il serait peu sage qu'elle te rencontre car tu me ressembles trop, et je ne sais pas lui mentir.

Cet aveu cachait un grand regret. Il aurait préféré que Constance sache et accepte la vérité, mais sa

stérilité était son fardeau. Apprendre que son mari avait eu un enfant d'une autre aurait redoublé sa peine. Il l'aimait trop pour cela.

— Tant qu'il reste la possibilité d'un héritier légitime, la situation ne changera pas, mais tu pourras venir à Chevington quand Mme la comtesse sera à Londres ou à Bath durant l'été.

Son intonation apaisante n'échappa pas à Timothy, qui comprit à quel point il comptait pour son père ; il pourrait en faire ce qu'il voudrait – sauf sur ce qui lui importait le plus.

— Qui était ma mère ? S'appelait-elle Myson ?

— Non, c'est moi qui t'ai appelé ainsi. C'est la première chose qui m'est venue à l'esprit, parce que tu étais mon fils.

Timothy fit la grimace ; même son nom était pure invention. Il n'avait pas d'arbre généalogique, pas de racines.

— Avez-vous aimé ma mère ?

Lord Chevington s'en souvenait moins que des larmes qui ruisselaient de son visage sur le châle élimé dans lequel était enveloppé l'enfant. Son angoisse vivait encore en lui. Le nourrisson dormait tandis qu'elle s'était enfuie, laissant Geoffrey contempler, stupéfait, ce petit bout de vie que ses actes inconsidérés avaient créé. On n'avait pas le droit d'arracher son enfant à une mère de cette façon ; on n'avait pas le droit de se servir du corps d'une femme avec autant d'insouciance. La culpabilité le hanta bien après que le souvenir de la passion qu'il avait éprouvée pour la jeune fille se fût évanoui.

— Non. Je ne crois pas. Ce n'était qu'une passade.

— Un caprice ! Pas de foyer, pas de parents, pas même de nom. Je ne suis rien ni personne.

Il se souvint alors de l'intérêt de Lord Chevington pour les enfants qui jouaient dans les chaumes et ajouta :

— Je vauX moins que ces garnements. Ils ont un nom et de vrais parents, eux. À moins qu'ils ne soient aussi vos bâtards ?

Geoffrey se retint de réprimander l'insolent.

— Absolument pas. Je ne les ai jamais vus. Je m'inquiète pour eux, c'est tout.

— Vous ne vous êtes pas inquiété de moi au point d'épouser ma mère ! Qui était-elle ? M'aimait-elle ? sans doute pas, sinon elle ne m'aurait pas abandonné.

— Timothy, cela ne s'est pas du tout passé ainsi...

Geoffrey s'interrompit car son fils lui avait tourné le dos et se dirigeait à grands pas vers la calèche. Il le suivit lentement ; plus tard, peut-être, l'écouterait-il. Ils roulèrent en silence, l'un ennuyé de s'y être si mal pris et l'autre dévoré d'amertume et de haine envers celui dont il dépendait entièrement. Timothy aurait aimé agir avec panache, sortir pour toujours de la vie de son père. Mais se permet-on de prendre de grands airs lorsqu'on risque de se retrouver sans le sou ? En outre, il avait droit à sa part d'héritage, et la seule façon de l'obtenir était de rester en bons termes avec Lord Chevington. Un jour, sa bâtardise ne compterait plus ; il pourrait regarder le monde les yeux dans les yeux et le monde devrait compter avec lui.

Quand ils arrivèrent à Cambridge, Timothy s'était calmé et affichait son plus charmant sourire, celui auquel nul, et surtout pas son père, ne pouvait résister.

— Je suis désolé de m'être mis en colère. J'ai reçu un choc, c'est tout. Je m'y ferai certainement.